

Anthropologie et Sociétés



Jean GALLAIS : Hommes du Sahel. Coll. Géographes, Paris, Flammarion, 1984, 289 p., photos, fig., cartes, index, bibliogr.

Paul Charest

Volume 14, numéro 3, 1990

Le Japon : Culture de l'économie, économie de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015151ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015151ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charest, P. (1990). Compte rendu de [Jean GALLAIS : Hommes du Sahel. Coll. Géographes, Paris, Flammarion, 1984, 289 p., photos, fig., cartes, index, bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 14(3), 145–147.
<https://doi.org/10.7202/015151ar>

manipule d'impressionnantes données statistiques sur les unités domestiques, le travail des hommes et des femmes, la productivité des différentes activités d'exploitation en poids et en calories, comme savent le faire les écologistes déterministes américains.

Selon Descola, les Achuar qui produisent plus que leurs besoins ne sont nullement limités par les contraintes de l'écosystème amazonien, mais limitent plutôt eux-mêmes, plus ou moins consciemment à travers un système de valeurs fondé sur des critères de bien-vivre, leurs activités de production et leur croissance démographique. Dans les dernières lignes de son volume, l'auteur avance l'hypothèse suivante : « Si, malgré tous les atouts dont ils disposent, les Achuar riverains n'ont pas fait le choix du développement de leur base matérielle, c'est donc peut-être que le système symbolique qui organise leur usage de la nature n'est pas suffisamment flexible pour pouvoir absorber la réorientation des rapports sociaux que ce choix aurait engendrée » (p. 405). Chemin faisant dans ses déductions théoriques, Descola s'attaque aussi à l'aphorisme de Marshall Sahlins faisant des chasseurs-cueilleurs la « première société d'abondance » et de l'agriculture le pas évolutif décisif vers le « progrès » avec l'augmentation du temps de travail individuel et la baisse corrélative de productivité. Selon lui, « les Achuar ne travaillent pas plus que la majorité des chasseurs-cueilleurs recensés par Sahlins et leur alimentation est sensiblement meilleure en qualité et en quantité » (p. 396).

À mon avis, l'ouvrage de Descola représente un jalon marquant dans l'histoire relativement courte de l'anthropologie écologique, au moment où celle-ci est fortement discréditée par son déterminisme « calorique » et « protéinique ». Il représente un bon exemple d'une approche équilibrée tenant compte à la fois des facteurs matériels et idéels dans l'étude des rapports entre des groupes sociaux et leur milieu naturel, comme le propose Godelier. Il s'agit d'un produit exemplaire de l'approche structuralo-marxiste en anthropologie écologique, à laquelle je me rattache personnellement.

Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval

Jean GALLAIS : *Hommes du Sahel*, coll. Géographes, Paris, Flammarion, 1984, 289 p., photos, fig., cartes, index, bibliogr.

À la veille d'un séjour de trois mois au Mali, la lecture de cet ouvrage a représenté pour moi une excellente mise en situation, même si je n'aurai pas à travailler dans la région étudiée par l'auteur, soit le delta intérieur du Niger. Cette région de 30 000 km² constitue un ensemble géographique particulier au milieu de la zone sahélienne du fait que les débordements du fleuve Niger en inondent la moitié de la superficie en saison des pluies. En réponse à cette contrainte, les populations locales, constituées de sept ethnies principales, ont développé trois modèles adaptatifs fondés respectivement sur la pêche et la batellerie, l'élevage et l'agriculture. L'ethnie dominante démographiquement est celle des Peuls, avec 35% de la population, suivie de celles des Marka et des Bambara avec respectivement 17% et 16%, puis des Bozo, des Somono et des Bwa ou Bobo-Oulé. La démarche de l'auteur consiste à effectuer une comparaison des rapports écologiques et des conditions politiques, sociales et économiques des habitants de la région à deux moments dans le temps : le tournant des années 1960 et celui des années 1980.

Le cadre analytique de Gallais, qui est géographe, est celui d'une *écologie culturelle* redécouverte qui ne fait aucune allusion aux contributions fort importantes de l'anthropologie américaine dans ce domaine, à la suite de Julian Steward. Le concept n'est d'ailleurs pas non plus défini de façon très précise par l'auteur, sauf à l'occasion d'une référence au « sentiment géographique des hommes, plus précisément leur sentiment de la nature » (p. 37). Par contre, plusieurs termes propres à l'analyse écologique sont utilisés dans le texte : adaptation, contrainte, écosystème, niches, capacité de charge, cycle saisonnier, etc. Contrairement à la démarche écologique fonctionnaliste ou systémique, Gallais s'attarde aussi à la dimension temporelle ou diachronique. Il distingue ainsi le « temps rond » des cycles saisonniers des activités agricoles ou d'élevage du « temps long » ou linéaire de l'histoire.

L'auteur traite d'abord dans les premiers chapitres de la situation des sociétés du delta autour des années 1956-1960, à partir de données de terrain et de publications personnelles dont il fait une relecture, selon sa propre expression. Il décrit ainsi successivement trois modèles d'adaptation des populations locales aux différents types de milieux et de ressources. Les titres de chapitre résument à eux seuls leur contenu : « Le fil de l'eau » (Chap. 3), pour l'adaptation des pêcheurs bozo et somono au milieu aquatique ; « Le cycle de l'herbe » (Chap. 4) pour désigner les transhumances des éleveurs peuls des pâturages du Delta à ceux de la zone sahélienne en saisons des pluies ; « Le lourd quotidien du paysan » s'appliquant au travail régulier des riziculteurs bambara et bwa. Après un chapitre historique portant sur l'apogée de l'empire peul du Macina, alors qu'un ordre social et politique nouveau fut instauré dans la première partie du siècle dernier sous le vocable de « la Dina » par Cheikou Ahmadou, Gallais complète son tableau des activités économiques régionales par la description de la vie commerciale et urbaine dominée par les Marka.

L'auteur esquisse ensuite un bilan de la situation « actuelle » (au début des années 1980) de la société régionale du Delta, dans les derniers chapitres, et en tire certaines conclusions personnelles sous le titre « Opinions ». Son diagnostic, somme toute assez négatif, fait référence à un milieu naturel surexploité et dégradé, à des ressources végétales et fauniques (surtout piscicoles) qui diminuent de façon alarmante, à des disettes alimentaires chroniques, à des services et à des infrastructures inadéquates (écoles, services sanitaires et médicaux, routes). Le fort accroissement des populations d'hommes et de bétail, ainsi que la sécheresse, seraient les principaux facteurs responsables de cette situation. Ainsi la population humaine a augmenté d'environ 50%, passant de 370 000 à plus de 600 000 habitants pour une densité moyenne de 21 personnes par km². De même, sous la pression des troupeaux de pasteurs « étrangers » venus du nord pendant la période de sécheresse, la capacité de charge des pâturages a possiblement été dépassée et des conflits de plus en plus nombreux éclatent non seulement entre pasteurs, mais aussi entre pasteurs et agriculteurs. L'absence de nouveaux aménagements du terroir et l'immobilisme des populations locales caractérisent de façon globale la situation économique du Delta vue à 20 ans de distance.

Par contre, depuis l'indépendance du Mali, la situation politique, elle, a beaucoup évolué. Elle s'est surtout traduite dans la région par une prolifération des administrations et des fonctionnaires de l'État. Le contrôle des prix des produits agricoles au profit de la classe politique et bureaucratique est aussi grandement responsable de la piètre situation économique de la classe paysanne. De même, plusieurs programmes de développement régionaux (Opération Riz, Opération Pêche, Opération Élevage) ont été au mieux des demi-échecs et ont été très loin d'atteindre leurs objectifs de départ. Leur principal effet fut en fait de gonfler les effectifs des fonctionnaires et de mettre en quelque sorte les communautés rurales sous tutelle en limitant leurs initiatives propres.

Dans ces conditions, « le développement est-il possible ? » se demande l'auteur. Pour lui la solution viendrait de l'initiative locale et d'une classe d'entrepreneurs. Il faut aussi que le paysan, éleveur ou agriculteur, devienne un véritable interlocuteur dans la mise en place des projets de développement. L'aménagement hydraulique du Delta reste à faire pour accroître de façon marquée la productivité des activités agricoles et pastorales, dans le but d'améliorer les conditions de vie des paysans. Selon Gallais, « la prospérité exige une société régionale à la fois efficace et intéressée à celle-ci. Le développement n'est ni une obligation ni une loi : c'est un projet social parmi d'autres » (p. 276).

Illustré de nombreuses cartes (15 en tout), photographies en noir et blanc, tableaux et écrit dans une langue très vivante et agréable, le livre de Gallais est une excellente introduction non seulement à une région particulière du Mali, mais aux problèmes plus généraux de développement que ce pays rencontre depuis 20 ans. Sa lecture a suscité chez moi l'envie d'aller voir sur place ce qui en est aujourd'hui de l'évolution que la région a connue dans les 10 dernières années. Les lecteurs intéressés au développement régional en Afrique pourront aussi en tirer grand profit.

Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval

James C. SCOTT : *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcript*, New Haven, Yale University Press, 1990, xviii + 251 pages, bibliogr., index.

Scott récidive et c'est heureux car, dans la conjoncture actuelle, nous avons grand besoin de réhabiliter la culture et de penser l'idéologie. « Eugene Meyer Professor of Political Science » et directeur du Conseil des études du Sud-Est asiatique à l'université de Yale, cet auteur sait transcender les frontières disciplinaires. De plus, il a montré beaucoup d'attachement pour les opprimés, et notamment les paysans qui lui ont insufflé l'idée de ce volume. Dans une publication précédente, *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, parue chez le même éditeur en 1985, Scott s'attardait à analyser les rapports de classe dans une communauté paysanne de la Malaysia aux prises avec la révolution verte. Un séjour prolongé dans un village, la maîtrise de la langue et de la culture (le politicologue s'étant fait anthropologue pour les circonstances) l'avaient amené à pénétrer bien au-delà des apparences. Empruntant cette fois-ci à l'histoire, Scott poursuit son incursion dans les coulisses du drame des dépossédés à l'aide de sources secondaires, choisies en fonction de critères structuraux qui lui permettent de vérifier ses intuitions.

Voici certains de ces critères. D'abord, il va de soi qu'il ne retient que des sociétés marquées par des rapports de domination. Celles-ci doivent avoir recours à des moyens institutionnalisés pour extorquer du travail, des biens et des services à une population assujettie. Elles jouent sur des représentations (idéologiques) de la supériorité et de l'infériorité. Les conduites doivent être réglementées selon un ensemble de normes et de pratiques ritualisées. Le statut donné par la naissance inhibe presque totalement la mobilité sociale. Dans ces sociétés, les groupes dominés ont peu de droits civils ou politiques. Mais, et c'est là un critère très important, ils ont une existence sociale particulière qui leur permet de développer une critique interne des pouvoirs qui les oppriment. Ce critère exclut toute